



# Le Goéland

## feuille de poésie et d'art

CHEMIN DU PHARE PARAMÉ EN BRETAGNE

PRIX : 25 Francs  
**ABONNEMENTS**  
— pour 1948 : 200 francs —  
— R. C. Saint-Malo 32594 —  
— Ch. Postaux Rennes 26736 —  
**DEPOSITAIRES**  
Yvette et Jeanne Deniel,  
« Les Nourritures Terrestres »  
Rue Hoche, Rennes  
Le Rolde, Saint-Malo  
Marc Lollé, 40, rue des Sts-Pères,  
Paris.  
L'Arco-en-Ciel  
17, Rue de Sévres, Paris  
Librairie Celtique  
108 bis, Rue de Rennes, Paris

### Universalité de la Poésie

A Catherine Fauché

Depuis la fondation de notre Prix de Poésie en 1937, nous avons pu constater, par le chiffre annuel des envois, non seulement l'élargissement progressif de notre rayonnement à travers la France, mais encore une audience de plus en plus sérieuse dans les cercles de littérature et de poésie, et même dans la grande Presse d'information, généralement indifférente à ce genre de manifestations qu'elle tient pour accessoires dans la vie publique. L'immense succès remporté par notre concours de cette année 1948 nous apporte la consécration définitive de nos efforts. Le seul fait d'avoir été « au cours de ces dernières années des poètes comme Louisa Paulin, Alain Borne, André Chardine, Luc Berimont, Angele Vannier, René Guyonard et Louis Le Cunff, suffirait amplement pour classer Le Goéland et son Jury parmi les plus intatigables prospecteurs de jeunes talents ou de talents inconnus — en dehors de tout conformisme de droite ou de gauche — et sous le signe de la seule Poésie.

Mais il y a mieux. Il y a ce dernier déferlement, vers le « chemin du Phare », de 600 manuscrits, représentant un total de 125.000 vers, chiffre-record jamais atteint jusqu'à ce jour. Il y a l'énorme intérêt suscité par ce concours, dans tous les coins du monde, et ces lettres émouvantes d'isolés qui ne trouvent aucun écho dans leur entourage et qui viennent à nous pour nous demander des critiques ou des conseils — puisqu'il n'existe pas en France d'institution sérieuse, correspondant à l'École des Beaux-Arts ou au Conservatoire, pour orienter la carrière des jeunes « élus » qui, dans une époque vouée au plus féroce des matérialismes, et parfois dans des conditions particulièrement mauvaises, sont encore visités par la Muse ou par l'Enchanteresse de Brocéliande. Il y a enfin que cette année nous avons décidé pour la première fois d'ouvrir notre concours à nos confrères de Belgique et de Suisse. Les réponses à notre appel par des manuscrits de qualité, dont certains, comme ceux d'Alexis Curvers, d'André Romus (âge de 20 ans), de Fernand Denis, de Noël de Winter, d'Anne-Marie Kegels, et de quelques autres, ont été sélectionnées pour notre Page annuelle d'Anthologie, nous démontre que notre oiseau de mer lisse désormais des liens entre poètes par-delà les frontières, et qu'il est appelé à devenir un jour prochain le messager international de la Poésie.

Mais pour que la Poésie prenne ce caractère océanique, il faut qu'elle se débarrasse de certaines formules de clan que nous avons souvent dénoncées, ici comme éminemment dangereuses, et qui ont tari chez trop de jeunes les sources de la Poésie, dont les eaux toujours neuves irriguent et rafraichissent l'immense corps vivant de la Déesse-Mère, à qui Rimbaud-Voyant enlevait ses voiles, dans l'aurore « illuminée » d'un beau jour. La Poésie n'est pas une secretion de l'intelligence. Elle est une vibration de l'âme, trop de rhéteurs modernes l'ont oublié. L'essence de la Poésie, c'est le lyrisme, ou le chanteur ne cesse de garder son « intonation », son accent personnel, jusqu'au sommet de sa vocalise, et la vocation du Poète est de chanter, même dans la douleur, même dans les ténébreux, comme le rossignol qui, au-dessus des charniers et des ruines, recommence éternellement la même sérénade lunaire. Le classement du concours de cette année indique une fois de plus cette volonté que nous conservons d'accorder à une poésie « humaine » la primauté sur toutes les autres. Qu'il s'agisse de l'enfance ou de l'amour, de la douleur ou de la mort, les thèmes sont « insaisissables » — comme les éléments qui nous dominent — et nous discernons tou-

jours la palme à des poètes comme Amédée-Guillemot ou Alain Messiaen, Claude Tiphaine ou Jean Vedaine, qui en parlant du sujet le plus banal ont échappé au double piège du « cliché » poétique ou du langage hermétique d'avant-garde, et ont réussi à faire une œuvre non seulement accomplie, mais encore apportant un « frisson nouveau ». Et pour nous, l'œuvre ne s'accomplit que dans une sorte d'émboîtement des images, et des idées, et dans cette onctuosité définitive, où l'expression, comme le disait un jour Yves Nat, « doit trouver son destin ». En d'autres termes, nous avons toujours cherché, au Goéland, à établir une distinction entre ce que nous appelons la poésie « linéaire » et la poésie « circulaire ». La poésie « linéaire » s'étend comme les discours, dans une suite de paragraphes plus ou moins lyriques. Elle peut être très courte ou très longue, relever de l'alphabet morse ou de la conférence. Elle laisse sur une impression suspensive ; elle ne comporte pas, à proprement parler, de point final.

En revanche, le poème « circulaire » ou « cyclique » est un poème qui boucle sur lui-même comme un objet sphérique, et auquel il semble impossible d'ajouter ou de retrancher quel que ce soit, sans altérer à sa forme et à son équilibre harmoniques. L'ancienne forme du sonnet a longtemps procuré aux poètes l'illusion de la poésie « circulaire » ; malheureusement, tout le monde ne peut pas écrire *Recueillement* ou le *Desdichado*, et il y a beaucoup de quatorzains, dont on pourrait sans dommage retrancher quelques vers, sans parler de l'agencement des deux premiers quatrains qui sentent par trop souvent le dictionnaire de rimes.

Certes, il arrive au meilleur poète de « cheville », mais tout se trouve entraîné, et pour ainsi dire « enroulé » dans le rythme souverain qui le soutève comme une vague, et tout est sauvé parce qu'il ne peut vraiment écrire une page inspirée que sous la dictée impérieuse de l'Amour.

Tel est le secret de la poésie d'aujourd'hui et de demain, nous ne nous lasserons jamais de le répéter. Il est indispensable, comme le proclamait l'auteur, de rejeter le linéaire ou risquent de nous étouffer « cet orgueil de l'égo, cette vanité de la possession, cette insolente aliénation du cœur ».

Dans ce moment tragique de l'histoire, où l'homme se débat contre un « fatum » qui opprime jusqu'à sa vie intérieure, c'est au Poète qu'il appartient de briser les barrières de haine qui limitent les individus et les peuples. Se dépasser soi-même, « devenir plus que l'homme », communiquer avec le Grand Tout, voilà l'activité suprême du porte-lyre qui détruira l'esprit maléfique de Babel, et redonnera ainsi à la Poésie son caractère d'universalité.

Gardons confiance. Espérons toujours et même. Un jour, ce sera l'honneur des poètes d'avoir été les annonceurs, et peut-être les artisans, de la réconciliation des races.

Théophile BRIANT.



### Poèmes des Prix de Poésie 1948

#### CHEMIN DE CROIX

La blessure est ouverte où la joie rouge et saigne  
le fruit se mûrira dans la fièvre des nuits  
ô femme quelle croix couronnera ton règne  
et quel chemin de sang te mènera vers Lui ?  
car il a désormais pris racine en la pie  
sel des profondes eaux mille fois millénaires  
ô l'enfant désiré comme la sainte hostie  
que les vents ont mûri des neiges de l'hiver  
et toi femme couchée au creux de la blessure  
fragile comme un vase où les roses ont soif  
tu cherches le sommeil et l'eau des sources pures  
ou coulera la vie inscrite dans la joie  
je t'aime ô mon trésor souffrant et pathétique  
ma profonde saison de lumière et d'amour  
je t'aime et de mes mains frémissantes j'applique  
un baume sur la chair qui frémit à son tour  
le sang coule et pourtant il n'épuise point l'arbre  
notre rêve est plus fort que ces armes de feu  
ô femme quelle pâque étouffera tes larmes  
et quel fleuve de joie couronnera nos vœux ?

Amédée GUILLEMOT.

★

#### PAR...

par ce ciel si pur  
de ce froid si pur  
souffrir  
de cette eau si pure  
saigner  
pour ces yeux si purs  
souffrir  
par ce ciel si pur  
s'écarter  
mon oiseau si pur  
...mûrir...

Amédée GUILLEMOT.

#### Berceuse de la Mère de Dieu au Fils de l'Homme

Reposez-vous, mon doux amour  
avant que vienne le retour  
des cinq plates et des sept épées.  
Au reveil je vous donnerai  
la pomme réconciliante,  
le Livre d'or du choeur des anges,  
l'agneau de Jean l'immaculé,  
mon sein gonflé de sang et lait.

Reposez-vous, mon Bien-Aimé,  
Adam de nuit transfigurée.  
Vous êtes en croix, je suis en cœur,  
vous êtes en sang, je suis en pleurs !  
Sur mes genoux d'aube fidèle,  
Vous êtes la Messe cruelle  
des bourreaux de l'indifférence.  
Préparez-vous, ma sainte enfance !

Vos cheveux de nouveau soleil  
seront un jour le grand reveil  
des cadavres à des âmes mortes,  
et je serai la femme Forte  
qui résiste à l'agle antéchrist.  
Reposez-vous, mon agneau-Christ !  
Dormez, dormez, ma grande peine  
sous mes cheveux de châteline.

Lorsque la croix sera dressée  
et mon palais sept fois percé,  
je lèverai dans le silence  
tous les saints Jean de la souffrance.  
Les cieux déborderont de terreur,  
la terre ommira les fleurs  
sans calice du non-amour...

Dormez dormez, Unique Amour !  
Alain MESSIAEN.

#### Berceuse vide

Qui me donnera  
Un enfant à moi,  
La chair de ma chair,  
Les yeux de mes yeux ?  
Et l'âme sanglante  
Et l'âme sanglante  
Et l'âme sanglante  
Et l'âme sanglante  
Et mes mains sans poids,  
Où est mon enfant ?  
Je saurais pour lui  
Toutes les musiques,  
J'ouvrirais pour lui  
Tous les paradis.  
Ma demeure est vide,  
Quand s'éclairera  
La maison de nuit  
Où soufflent et sifflent  
Les vents de la peine ?  
Quand rayonnera  
Du rocher stérile  
La source de vie ?  
O Mère du Fils,  
Mère de douleurs,  
Vous avez souffert  
Son corps supplicié  
Et l'âme sanglante  
Et l'âme sanglante  
Mais vous avez vu  
Jésus dans ses langes,  
Vous avez porté  
L'enfant de Noël,  
Vous avez souri  
Le vin de Cana,  
Vous avez mûri  
Le pain éternel.  
Prenez en pitié  
Le ventre orphelin.  
Prenez en pitié  
Le cœur déserté  
Qui porte le deuil  
D'un enfant à naître.

M.-T. SERRIERE.

#### LE CHEMIN DU CIMETIÈRE

Le chemin du cimetière est large  
et pourtant nous le prenons tout entier  
tout entier tous deux avec nos larmes  
et notre douleur sanctifiée

toutes les fleurs et tous les marbres  
et les regards multipliés  
meurent et s'asent sous les arbres  
à l'automne sacrifiés

le chemin du cimetière est large  
et propre comme un usage familier  
les tombes toutes droites sont sages  
et notre enfant notre enfant nous écoute prier

mon Dieu si cette tombe est une marche  
vers le ciel — mon Dieu montrez-nous le sentier  
le chemin du cimetière est trop large  
et nous ne savons plus prier

et nous avons encore tant de larmes  
dans nos deux cœurs multipliés...

Amédée GUILLEMOT.

★

#### SI JE PARS...

Si je pars sur la mer je n'ai plus qu'une rame  
si je dors sur la mer je n'ai plus mon enfant  
si je pleure à genoux je n'ai plus que ma femme  
si je meurs sur la mer je me moque du vent  
si la pluie marche au ciel quel abri me protège  
si mon enfant s'endort c'est pour l'éternité  
si je pleure à genoux je ne crains pas la neige  
si je pars sur la mer c'est pour l'éternité...

Amédée GUILLEMOT.

#### Les Oubliées

A Pierre JULIEN.

Celles que l'on conquît pour de brèves rencontres,  
amantes de l'avril oubliées en juillet,  
celles que l'on aime et qui s'en sont allées  
pour renouer la danse au-delà de nos songes...

Bien-aimées d'un seul soir, compagnes d'une nuit,  
servantes cultuées au hasard des javelles,  
épouses d'une vie aux yeux d'amour rebelles,  
chair toujours consentante et cœur jamais soumis...

Filles-Fleurs d'un printemps étonné d'espérance,  
bouquet des jours fanés au souffle du destin,  
oiseau d'or du bonheur s'envolait de leurs mains  
portant le chant d'azur au ciel des déliresances.

Ne viendront-elles plus pour renouer la ronde  
danser à la fratrie de nos premiers desirs ?  
Sur les lauriers coupés du bois du souvenir  
verrons-nous à jamais leurs ombres se confondre ?

Filles-Fleurs, oiseaux d'or, archipels de lumière,  
Belles d'amour perdues au fil des continents,  
sur les marais glaces de nos jours déclinants,  
chercherons-nous en vain vos formes prisonnières ?

Pierrette SARTIN.

★

#### Good Bye...

Villages sans Américains,  
Rendus à votre humeur première,  
Dressez les bornes des chemins  
Où les chars se donnaient carrière.

Souvenez-vous qu'ils étaient beaux,  
Les garçons bruns dans les tourelles  
Quand riaient parmi les drapoux  
Leurs dents au goût de mirabelles.

Ils vinrent — vous alliez mourir —  
Sauveurs dans la saison des pommes,  
Ils s'en vont que tarde à mourir  
Le cerisier qui perd sa gomme.

O grand hiver à tous les vents !  
Ils partent, leur besogne est faite ;  
Le paix vous rendent au printemps,  
L'angoisse était leur de la fête.

Ils vont ailleurs jeter leur feu  
Et renverser quelques clôtures  
Pour le scandale des fâcheux  
Parés en toutes aventures.

Villages, recomptez vos sous,  
O villages peufs de la vie.  
La liberté, qu'en ferez-vous ?  
— Le sommeil du moins le soit doux,  
Europe lasse, vieille amie !

Alexis CURVERS.  
(Belgique)

PENTHESILEE

(FRAGMENT)

Qui je pleure une mer de lait sous les jaisais,
Le ramener des oiseaux sur des îles d'éclair,
Le reflet dans les yeux de la braise
Pâle qui ne s'éteindra point.

Maintenant, maintenant se froissent les rosettes
Loin de moi
Et plus je suis croix voir et plus c'est leur absence
Qui me bécote et me fait moi-même.

Dans ce monde au galop de faces affrontées
Au miroir des lames intactes,
De fronts scellés dans le nimbe des boucliers
Par le seul innolable poète
Avoir connu le loisir permis de tes joues
Et ces oiseaux de pleurs au creux de tes orbites,
L'appel en rêve des genoux,
Et tout le long de moi une plage tate,
Les attentes du soir, accroupie l'amazone
Aux doigts de miel transpercés du feu domestique,
La parrière dorée à ceinture exclamative
Qui rit de ses crises d'induire au pays des roseaux
Maussades, aux grottes pâles de nos repos
Que baignait l'ombre de la voix.

Haïne de moi, Ignominie
Je briserai ce miroir louche
Je marcherai sur ces reflets
D'yeux et de chair et de moi tendre
Sur cet amour des deux reflets
Sur cette épave de cendre,
Que note en éclat le timbre
On buvait un cœur compréhensif
Et le cœur lut-meut, épanché
Honteux de mon reculement.

Noir sourcil sous la clarté haute
Une aile dort inexplicite
Ma plus belle flèche sans faute
Précipitera l'épervier.

POEME

Le toit des villages est posé sur la terre
Et les prés faient de tendres parts
autour des murs blancs
qui avancent d'une maison par siècle.

Je pense à la hauteur de l'être
sur la poussière des routes.
Je pense à l'étonnement de ton ventre
qui se dévide pour mon désir.

Je pense à toutes les moissons
que le paysan pousse devant lui comme un troupeau.
Je pense au ruisseau où les herbes se penchent,
lourdes comme des ruches.

Je pense à la densité du regard
dont les yeux courent nos étreintes.
Je pense à toutes les forêts qui s'abattent autour de nous
quand ma chair mûrit dans la tienne comme un épi

A rester débout dans ce pays dénué par la clarté,
je sens que je n'ai pas assez de poumons
pour retenir la vie qui vient vers moi
à la façon dont ton corps vient vers le mien.

Roland VERDRAC.

LES JARDINS DE PARIS

Les jardins de Paris ont connu nos amours.
Ils se sont promenés,
Les jardins sont usés,
Tuilleries, tous les squares, le banc du Luxembourg,
Les pelouses ont séché ;
Nos amours, exilés.

Nous sommes les errants des jardins de Paris
A moitié chemineux
Et au lieu sur la route,
Le champ de Mars disait : « Ce sont des Romanis » —
Les gardes tournent le dos,
M'amour, cassons la croûte.

Mon tout petit Royaume, on ferme les jardins,
Et où vont s'en aller les nomades de lune ?
En suivant ton étoile, je cours sur les chemins,
Les Rois-Mages, c'est nous. Où t'en vas-tu, ma brune ?

Oh ! le banc est trop froid, c'est la mauvaise pierre.
Il porterait malheur ;
Va, ne t'assieds pas là,
La grille semble garder la maison forestière
Tout au bout de l'allée
Où Grand Meaulnes a passé,
Et le parc rêveur où Watteau s'est assis.

Toi, que veur-tu, Paris respire de bonheur ;
Ce n'est pas tous les jours,
Il nous a reconquis,
Ajoute-lui que, tous deux, nous sommes maraudeurs
Des arômes des fontainiers,
Et des heures des rues.

Mon tout petit Royaume, on ferme les jardins,
Mais notre parc à nous ne connaît pas de grille,
Dans son allée nocturne aux granelles de fille,
Tu fais deux petits pas quand moi, je n'en fais qu'un.

Claude TIPHAINE.

CAROLINE DOREE

(FRAGMENT)

Petit matin à l'aube jacinthe,
Viens-t'en regarder celle-là
Qui met la jume sur le bord,
Qui met la tête dans son bras,
Montre le creux de son aisselle,
Fait la « tendresse » et fait la belle :

Matin d'aiguille, n'approche pas ;
Elle est à moi, la demoiselle.

Dans ton joli rêve,
L'oiseau qui grimpe à l'arbre
Ne semble pas du tout géant
Qu'il n'y ait barre ni degré
Passé l'ultime bourgeois ou Printemps met sa tête,
Violet, mi-ciel, et cristallin.

Le petit cri du poisson
S'est renversé comme un bassin
Où les noisetiers jouent les dignes et les racines.
Au fond de l'air de la fenêtre,
Au fond du puits tu sens paraître
« Fleur de Carotte » noire Orion,
La plupart des constellations,
Et les amonèthes loint, des casernes,

Et l'arbre mort, et l'arbre vivant,
Et l'insaisissable odeur de poivre
Des arbres en fleurs d'Avril enfant.

Jacinthe blanche en sa blanche,
Belle de nuit sortant muette,
Et tendue Belle de Jour,
Toute dorée de vin clair,
Toute épanouie de petit lait,

Celle-là troune qu'il fait froid
Qu'il pèle blanc à son sein droit ;
A cueilli le crissement de son premier soleil
Pour le poser contre sa joue
Sous ses cheveux,
Sous son sommeil,
Contre ses yeux.

Claude TIPHAINE.

POEME A LA NON-VENUE

Oh, mon rêve à nibré tellement plein de toi !
J'ai cru tant posséder ton silence et ta voix
Et sentir, tout le long des chairs impudentes,
croître, furieusement, les mains calmes et lentes.

J'ai cru tant exister un être inexistant
qui s'éprouve ma peau un seul d'un tel néant !
J'ai pu croire à des rêves d'enfance,
et les échos du cœur ne parlent que d'absence...

Tu fus la brise qui soufflait dans les voilures,
tu fus la brise qui me rapprochait de ta voix,
et partout sur la mer ce parfum d'abandon
et cet appel de flots en flots dans notre voir.

Ces bras, ces bras mortels, retombant, dévidés,
pour avoir prié un toi et un parfum d'innocence
l'instant d'un songe... — En eux contre le ciel demeurent
comme des cadavres fous qui voulaient marquer l'heure.

O toi ma non-venue qui par les nuits d'exil
presses à doucement les fibres bleues aux vitres,
qui pleures aux griffes froissées du souvenir
et fais gémir d'ennui l'adolescent désir,

toi qui viens, non-venue, dans les vagues du songe
avec la voix d'appel à trouble infiniment
que les sables mouvant de flots en flots prolongent
ce relent de départ qui veut devenir chant !

Afin que mon amour, fané de ta victoire,
abandonne le rêve irisé de l'enfant,
ma non-venue, ma guerison, ma trajectoire,
laisse flotter les cheveux fous en plein soleil ;
et laisse lentement s'évanouir de tes branches
la robe qui volait cette chair d'enfant blanche :

O toi, ma bien-venue, ma richesse accomplie,
laisse-nous aborder et vivre en nous la vie.

André ROMUS.

(Belgique)

JE ME PLONGE...

Je me plonge éperdu, au centre de ce monde
où se brasse l'amour, parmi les sortilèges
inconnus de nos corps et si loin de nos cœurs.

O rites éternels dont les signes se tracent
au bord de cette jungle ombreuse de nos nuits,
mon cœur vous reconnaît dans toute plénitude
soumise à mes désirs. Et dévoilant la face
de cette femme encore étrangère à l'amour,
nos deux corps éblouis se meuvent dans le ciel.

Noël de WINTER.

(Belgique)

APPEL

Quel est ce bois que je porte
Nuit et jour parmi les hommes ?
Je ne suis pas de Lyrene
Pour travailler au cultivateur.

J'arrive du lointain Eden
Où les arbres toujours verts
Montent à l'assaut du Soleil ;
Où l'œil farouche de la Mer
Retourne au bien du baptême
Lorsqu'il du sable de la grève
S'imprime le pas de l'Indienne.

Je méprise le goût des pleurs
Trop malsains même en splendeur.
Qu'on me donne seule la robe claire
Pour chasser ma forêt vierge.

J'ai ma flûte toute déjà prête,
Mon tambour, mon calumet ;
J'ai sorti mes trois aiguilles
Et mes deux sacs de charbon
Ma cape de plumes arc-en-ciel,
Montre-moi vite la Rivière
Où flotte le bois de mes Rêves.
J'ai pris mon arc et mes fleches
Pour capturer le Bonheur.

HAUT-LIEU

DE MON AMOUR...

Haut-lieu de mon amour
qui poignarde le jour
dissaque mon royaume
où ne d'at que l'attente
d'une lampe perdue
au fond des eaux du soir
une lampe blessée
que déchirent les vents.

Au seul de la mémoire
saurons-nous retrouver
la clarté de l'absence
le visage éteint
à l'ombre de l'amour
saurons-nous renouer
les yeux lentes des sources
aux larmes de l'enfance.

Saurons-nous retentir
entre nos mains sanglantes
les yeux qui se derobent
la courbe d'un sourire
et tout ce que refuse
la lumière du jour
Saurons-nous protéger
les flammes sous la cendre.

Gilbert SOCARD.

Romaine ST-OMER

(Guyane)

LES PRIX DE POESIE DU GOELAND 1948

Nous avons décidé cette année le septième Prix de Poésie du Goeland, fondé en 1891, sous la présidence de M. Jean-Baptiste Saint-Pol-Roux.

Le concours de cette année 1948, que nous avons décidé d'ouvrir pour la première fois à nos poètes belges et suisses, nous a permis de recevoir un grand nombre de manuscrits, dont certains de poètes belges et suisses, dont certains de poètes belges et suisses, dont certains de poètes belges et suisses...

Divine Saint-Pol-Roux, toujours fidèle, avait bien voulu honorer de sa présence notre réunion annuelle, où fut évoquée le souvenir de son admirable père, en même temps qu'un hommage d'ami rendu à notre vieil ami et doyen du Jury du Goeland, René Marinier, décédé à Saint-Servais le 8 Mars dernier.

Voici les résultats des délibérations pour l'année 1948 :
Prix de Goeland (10.000 frs) — Au premier tour, Amédée Guilleminet, Nancy Sorel, Gilbert Sorel 2 voix, et Anne-Marie Koger 1 voix.

Au deuxième tour, le Prix est attribué à Amédée Guilleminet pour son manuscrit « Deux à l'indienne », et par défaut, à Gilbert Sorel (Suite pour la Béate) et à voix à Amédée Guilleminet et Nancy Sorel.

Au troisième tour, l'Anonymous de Nancy Sorel obtient la voix supplémentaire du président, le Jury décide de partager le Prix Saint-Pol-Roux entre Alain Mésias pour « Les Amants », et l'Anonymous de Nancy pour « Bercement ». Le Prix de la Béate est attribué à Gilbert Sorel (Suite pour la Béate).

Au premier tour, le Prix est partagé entre Rodée Willy (Chant de l'été) et André Romus à encore une voix, et la voix supplémentaire...

de Routré, se fit remarquer, des son par...
Prix Germaine-Briant (1000 frs) — Ce prix, créé cette année, qui est destiné à récompenser, de préférence, un travailleur belge ou français, a été attribué à M. Jean-Baptiste Saint-Pol-Roux, poète tourangeau, et Jean Volaine (La Mort de l'ouvrier).

Alfred Lantry est un vieux tourangeau, qui habitait les pays de la Loire, à Saint-Pol-Roux, et qui fut instituteur, il a fait de nombreux poèmes, et a publié un livre, le « Campagne du Tour de France », en 1920, et un autre, « Les Poèmes de la Loire », en 1921.

Alfred Lantry est un vieux tourangeau, qui habitait les pays de la Loire, à Saint-Pol-Roux, et qui fut instituteur, il a fait de nombreux poèmes, et a publié un livre, le « Campagne du Tour de France », en 1920, et un autre, « Les Poèmes de la Loire », en 1921.

Alfred Lantry est un vieux tourangeau, qui habitait les pays de la Loire, à Saint-Pol-Roux, et qui fut instituteur, il a fait de nombreux poèmes, et a publié un livre, le « Campagne du Tour de France », en 1920, et un autre, « Les Poèmes de la Loire », en 1921.

Alfred Lantry est un vieux tourangeau, qui habitait les pays de la Loire, à Saint-Pol-Roux, et qui fut instituteur, il a fait de nombreux poèmes, et a publié un livre, le « Campagne du Tour de France », en 1920, et un autre, « Les Poèmes de la Loire », en 1921.

Alfred Lantry est un vieux tourangeau, qui habitait les pays de la Loire, à Saint-Pol-Roux, et qui fut instituteur, il a fait de nombreux poèmes, et a publié un livre, le « Campagne du Tour de France », en 1920, et un autre, « Les Poèmes de la Loire », en 1921.

Alfred Lantry est un vieux tourangeau, qui habitait les pays de la Loire, à Saint-Pol-Roux, et qui fut instituteur, il a fait de nombreux poèmes, et a publié un livre, le « Campagne du Tour de France », en 1920, et un autre, « Les Poèmes de la Loire », en 1921.

Alfred Lantry est un vieux tourangeau, qui habitait les pays de la Loire, à Saint-Pol-Roux, et qui fut instituteur, il a fait de nombreux poèmes, et a publié un livre, le « Campagne du Tour de France », en 1920, et un autre, « Les Poèmes de la Loire », en 1921.

Alfred Lantry est un vieux tourangeau, qui habitait les pays de la Loire, à Saint-Pol-Roux, et qui fut instituteur, il a fait de nombreux poèmes, et a publié un livre, le « Campagne du Tour de France », en 1920, et un autre, « Les Poèmes de la Loire », en 1921.

Alfred Lantry est un vieux tourangeau, qui habitait les pays de la Loire, à Saint-Pol-Roux, et qui fut instituteur, il a fait de nombreux poèmes, et a publié un livre, le « Campagne du Tour de France », en 1920, et un autre, « Les Poèmes de la Loire », en 1921.

poète, qui dépasse le stade de la condition larmoyante, peut devenir le cygne de tous ses frères de son pays, et qui manque l'expression, et qui cherchent dans son œuvre le miroir de leur propre existence.

Comme lui, il a connu la joie et la douleur, et il a connu la consolation — de leur propre souffrance.

Comme lui, il a connu la joie et la douleur, et il a connu la consolation — de leur propre souffrance.

Comme lui, il a connu la joie et la douleur, et il a connu la consolation — de leur propre souffrance.

Comme lui, il a connu la joie et la douleur, et il a connu la consolation — de leur propre souffrance.

Comme lui, il a connu la joie et la douleur, et il a connu la consolation — de leur propre souffrance.

Comme lui, il a connu la joie et la douleur, et il a connu la consolation — de leur propre souffrance.

Comme lui, il a connu la joie et la douleur, et il a connu la consolation — de leur propre souffrance.

Comme lui, il a connu la joie et la douleur, et il a connu la consolation — de leur propre souffrance.

Comme lui, il a connu la joie et la douleur, et il a connu la consolation — de leur propre souffrance.

(1) Germaine Beaumont.

COULEUR D'ANGOISSE

J'ai mis le masque d'ironie
Sur mon visage de douleur
Ainsi revient le temps des pluies
La douceur amère des pleurs !

Renée WILLY

LES CHEVEUX

Tes cheveux enlacent mes songes
Comme les algues les noyés
Libres enfin de tous mensonges,
Beaux corps à jamais dépouillés.

Roger BELLION

CHANT D'HIVER...

Ma douleur, vous êtes couchée
Comme une morte, sur le sol...
Où sont partis les rossignols,
Et les hommes de nos pensées ?

Renée DAUMIERE

QUE FAUT-IL ?

Que faut-il pour un printemps ?
rien que la source et la pente,
rien que la course fervente
du plus humble des ruisseaux.

Jean MONTAGNE

ROSE L'UNIQUE...

Rose-l'unique au fond de mon jardin
un ciel secret la grave dans l'automne
et le décri, pétale après pétale,
un grand silence inerte de fruits mûrs.

Jean de CHAIGNEAU

POEME

Le brouillard de Paris s'étendait d'heure en heure
Sors de ta solitude où ton loisir demeure
Vieux-lu pas dans l'hiver revoir à Saint-Mandé
se broder les villas sur un ciel démodé...

Jean de CHAIGNEAU

AVEC MON BATON ET LA SOLITUDE

Avec mon bâton et la solitude,
Avec mon cœur armé de ton visage,
Je redis aux sentiers tout leur vagabondage,
Au vent tous ses clochers boulevards d'images.

Fernand DENIS

BERCEUSE

Dors ma mort, ma douce, ma cruelle
tes fuseaux n'ont point tissé la nappe du dernier repas
l'amour miroite encore aux longs regards du monde
et les flaque de sel se teint d'un sang neuf.

Maurice PERISSET

D'AMOUR...

Amour, ô ma beauté, mon mal inoubliable
Ma barque balancée au large, sur la mer,
Je vous dois de connaître une paix ineffable
Où s'exauce, envahi, tout un abîme amer...

Denise VITALIS

JE PORTE EN MOI LE CHANT...

Je porte en moi le chant de toutes les déesses
D'hier et de demain des étoiles qui meurent
De leur trop long périple autour des astres morts
Des cygnes sur les eaux et des bêtes qu'on tue

Jean GERMON

MOISSON DE NEIGE

Trop de force tendue a saccagé le rire
Le silence est venu du plus riche soleil
Dans la confusion de la veille au sommeil
A la place où les digues de paix se rompirent

Madeleine THUILLIER

NOCTURNE

Je t'aime, nuit d'automne, et me promènerai
Seule avec toi, Depuis toujours je te sais belle,
Et sois je ne résiste plus, la voix m'appelle
Et nous dépasserons les trop prudents bergers...

Anne-Marie KEGELS

FRAGMENT

Je marchais à pas lents ne sachant plus que faire
Pareil à un enfant qui a perdu sa mère
Comprenant mal encore le coup qui me frappait
Le long des vieux sentiers parfois je chancelais

André RANNOU

LA CHANSON

DU PEINTRE EN BATIMENT
Le peintre en bâtiment grimé sur son échelle,
C'est l'enfant de Paris, ni comme une hirondelle,
Par dessus les vieux toits, il lance sa chanson,
Tout en couvrant le mur, d'un fameux badigeon.

Alfred LANDRY

LE CORPS DE L'HOMME

Modèle par l'amour
Au fond d'une terre vivante,
Fagonné mollement
Dans la courbe chaleur,
Dont l'attente arrondie.

Claude STEPHANE

PLUS RIEN !

Ohé ! les résistants
Ohé ! les songes latines
Ohé ! de l'Occident...
Galvitez nos doctrines
dans le crime et la nuit.

Joseph de BELLEVILLE

LE VRAI VISAGE...

Le vrai visage d'amour
N'a pas de lèvres
Il s'avance au devant de nous
Fasciné

Pierre CHASLIN

LA MORT DE L'OUVRIER

Tels des prêtres aux faces noires
les ouvriers s'arrêtent las
Que n'ont-ils ici leur ciboire
pour cueillir le sang qui s'en va !

Rares, des bulles de prière

Route en noir, l'attente s'approche...
niens, mon épouse, mon néant,
niens sourire, muette cloche
aux noces de mon cœur béant.

Jean VODAINE

(Suite de la page 2)
Laisse tes mains, tes digitales...
Coursir de tâches de soleil
Le touffeur de tes draps d'été
Le goûter vient, sa cloche éveillé
Le sieste n'écoute fermée.

